

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 47

Artikel: Comme au temps jadis
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206453>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chien enragé, etc., etc.; de la sorte, les vrais sauveteurs, ayant affaire à de *vrais* blessés, apprendront plus pratiquement leur métier.

On passera prochainement chez vous, pour votre souscription au fonds de garantie.

LA POUAIRE

Voyons un peu de patois du voisin. Le voisin, ici, c'est *L'Indépendant*, de Fribourg. D'ailleurs, c'est de l'actualité.

PERTSI chu on cotchiai tot haut,
Dzuillivé dao pichtan;
Et ché dejei tot bas,
Me volon se ré nonmâ.

Che prao que me rappoarté ran
Ni fin, ni paille ni erdzan
Lé dzan quemam mé dé cabosse
Travaillont pas po choche et choche
Chon pas à di à rechiémâ
Lé po l'honneur dé sé bregandâ
Et pu lé conchillés quemandant,
Ch'allavant pas mé ré nonmâ.

Tonneau! farei bi pé l'ossau
Ma fenna tserdrai dao gros mau
Et mé tsertserei onna rogne
Me derei lé n'a vergogne
Du tot illin on n'ourei bramâ
Gros fou, ti bon tchié po l'esrabiou
Gnolu, gnolu, loupin dao djiabiou
N'an pas volu té ré nonmâ.

Me volont prao ré nonmâ
Faut o minté à di l'échpéra
On vindré grindzou, on faré lou pouan
Quand charé pachâ chli moment

Volon pas mé dégomma
L'é onna graucha courlena,
Onna méjon, onna terpena
Me volont prao ré nonmâ!

Dans un salon. — Une demoiselle, maigre comme un cent de clous, fait son entrée.

— Qui est-ce ?

— M^{lle} de X... Elle voudrait se marier, mais elle ne trouve pas. C'est un bâton qui cherche un aveugle.

Au théâtre : — As-tu apporté ta lorgnette ?

— Oui, mais je ne puis pas m'en servir.

— Et pourquoi ?

— J'ai oublié mes bracelets !

REVUE D'ANTAN

(FIN)

Pendant qu'au poids du foin on donne les cartouches,
La musique en entier du Lion-d'Or débouche,
Car le major furieux a crié de tout loin :
« Oû sont-ils donc toujours ces gueux de musiciens ! »
Ceux-ci, bien installés autour d'une salée,
S'inquiétaient assez peu des ordres de l'armée,
Et pensaient qu'en ces lieux, avec bonne raison,
Ils se trouvaient bien mieux qu'au bout du bataillon.

Cependant il fallait se rendre à l'évidence
Et sur des ordres nets lâcher là la bombance,
Reprendre le cornet, la flûte et le basson,
Et s'en aller jouer sous les arbres à Bonzon.
Je me souviens que là et tout en rond rangée,
Une foule entourait la musique assemblée.
On voyait les gamins entr'eux se disputer
Afin d'être choisis pour tenir les cahiers.

Aussi l'air sérieux comme des Jean-Baptiste,
Chaque enfant se disait : « C'est moi qui suis l'ar-
[liste !]

Et lorsque par hasard quelqu'un applaudissait,
Il prenait tout pour lui d'un air fort satisfait.

Les musiciens chez nous toujours ont eu en vue
De peu se fatiguer, et je dois avouer
Qu'ils aimaient beaucoup mieux, les grands jours
[de revue,

Manger de bons morceaux plutôt que d'en jouer.
En dehors de cela, c'était un corps affable,

Débonnaire et poli, aussi, pour commencer,
Basile leur disait d'un ton toujours aimable

En élevant le bras : « Messieurs, quand vous vou-
[drez... »

Et puis, ils avaient tous un faible pour les dames,
Qui le leur rendaient bien, car en ces occasions
Celles-ci préféraient même aux pompons à flamme,
Les baisers plus brûlants des cornets à piston.

Mais bientôt le combat commence sur la place
Et chacun crânement veut montrer son audace.
Attention ! sacrebleu ! disent les officiers,
Soyons calmes, chasseurs ! du sang-froid, grenadiers !

Pour exciter les siens, un lieutenant les loue.
Enfin, le colonel a dit le fameux : « Joue ! »
Pan ! malheur imprévu. J'entends un fusilier
Qui, sans commandement, a fait feu le premier.
A ce fâcheux signal, l'un attend, l'autre tire,
On croirait qu'une toile en ces lieux se déchire,
Et les soldats, honteux, tour à tour font partir
Des coups qui tous ensemble auraient dû retentir.

Regardez galoper ce chef inconsolable
Qui dans son bataillon veut trouver le coupable,
Au sein de la fumée, au milieu du fracas,
Au courroux le plus juste il n'échappera pas.
Il est trouvé. — Lisez sur ce visage blême
La terreur du lourdaud, il s'accuse lui-même.
Il dit que de son arme un vice a tout causé,
Que la détente est faible et le ressort usé.

— Ça suffit, dit le chef, en guise de demeure,
Mettez-moi ce crêlin au clou vingt-quatre heures.
Plus loin, des mousquetaires entourés de fumée,
De l'ardeur du combat, ont tous l'âme enflammée.

Ils ont soif de la guerre, et méprisant la paix,
Cherchent un ennemi dans ce nuage épais.
Dans leur enthousiasme, on ne peut les résoudre
A penser que pour rien on brûle tant de poudre.
Il leur semble déjà qu'étendus à leurs pieds
Leurs camarades sont au moins estropiés,
Et quand les coups de feu soudain se ralentissent,
Lorsque dans le lointain les caisses retentissent,

Sur un lieu de carnage, se croyant transportés,
Ils comptent les mourants tombés à leurs côtés.
Ils contemplent la place, et leurs regards farouches
Ne voient un sol jonché .. de papiers de cartouches.
Quand enfin dans les airs s'élève la fumée,
Il faut, pour terminer cette belle journée,
Adresser aux soldats quelques mots bien sentis.
Alors le colonel sur son cheval assis,
Au milieu du carré, formé par cette armée,
S'adressant aux troupiers en levant son épée
Leur dit : « Officiers, sous-officiers, soldats,
Aujourd'hui la patrie a suivi vos exploits,
Elle est fière de vous, et si de nos vallées
Un beau jour l'ennemi voulait forcer l'entrée,

Vous seriez toujours prêts à lui dire : Halte-là !
Rebrousse lestement ou subis le trépas.
Car vous avez montré en ce jour de service,
Qu'on ne badine pas avec des soldats suisses. »
Là-dessus, des bravos pleuvent de toutes parts,
Et l'on voit un sergent qui se tient à l'écart,
Essuyer lentement, d'une main fort peu blanche,
Une larme qui coule et tombe sur sa manche.

Tout le monde est ému, aussi quand le préfet,
Avec sa belle écharpe au bas de son gilet,
Entre dans le carré pour prendre la parole,
Un silence parfait règne comme à l'école.
Les officiers promus, rangés devant le front,
Ont tous le sabre au poing pour leur présentation.
Puis le préfet bientôt s'adressant à l'armée
Lui retrace les faits de cette matinée

Et dit : « Braves troupiers, c'est le gouvernement
Qui par ma voix ici vous fait des compliments.
Voici les officiers que l'Etat, cette année,
A choisis pour guider votre vaillante armée.
Vous les suivrez partout, vous les respecterez
Et dans toute occasion vous leur obéirez.
Allez ! rentrez chez vous et que dans vos demeures,
On vous trouve ce soir tous réduits de bonne heure. »

Ce discours prononcé, chacun crie fort haut :
« Vive notre préfet et le canton de Vaud ! »
Sur un ordre du chef, le carré se déplace
Et chaque bataillon va reprendre sa place,
L'un depuis l'Ermitage à la maison Baron,
L'autre depuis chez Dor jusques à l'Eperon,

Enfin pour défilé voilà que tout s'apprête,
On va se mettre en marche, ayant la droite en tête,
Et, rompant un moment sa douce nullité,
Un serre file obscur au grand jour s'est posté.

L'amour propre se glisse au milieu des phalanges,
Chacun y veut fixer la vue et les louanges ;
Et depuis le soldat jusqu'à son colonel

Tout se met dans les rangs sur un pied solennel.
L'un range son shako d'une façon qui flatte,

Un fourrier avec goût rajuste sa cravate,

Un lieutenant coquet, la main dans les cheveux,
Tâche de leur donner quelques contours heureux ;
Devant son peloton, un zélé capitaine
Recommande aux marcheurs une allure certaine ;
Le plus petit soldat, sur ses pieds se dressant,
Prend un air martial et même menaçant.
Cet orgueil envahit jusqu'aux pelotons du centre,
Où plus d'un caporal cherche à rentrer son ventre.

Et lorsque la revue est ainsi terminée,
Comment pour bien des gens finit cette journée ?
Courent-ils déposer le gênant attirail
Qui des petits enfants les fait l'épouvantail ?
Non, ce n'est point ainsi que ces soldats l'entendent,
L'auberge les réclame et les pots les attendent,
Et l'on voit que partout ces gosiers altérés
Vont étancher leur soif à coups peu mesurés.
Aussi le lendemain en bas la Chenalette,
Trouvait-on maints képis et maintes épaulettes
Dont les bords éraillés attestaient à coup sûr
Qu'il y avait eu pour eux combat contre les murs.
Du côté de Tercier on voyait sur l'herbette,
Dans un état piteux quelques vieilles musettes
Dont les bords raplapis ou les fonds éventrés,
Attestaient qu'en ces lieux plus d'un avait chuté.
C'était encore heureux si, couché sur la terre,
On ne rencontrait pas quelque vieux mousquetaire,
Qui ne parvenait pas lundi après midi
A retrouver tout seul le chemin du logis.
Malgré cela, Messieurs, ici, je le répète,
Ces revues me plaisaient, aussi je les regrette.
C'était dans notre vie un jour patriarcal
Où l'amour du pays à l'amour conjugal
S'alliait volontiers.

C'était pour nos districts une fête civique,
Où l'on prenait, c'est vrai, quelquefois une chicque.
Mais où notre pays pouvait avec bonheur
Compter neuf mois plus tard de nouveaux défen-
[seurs.

L. A.

COMME AU TEMPS JADIS.

Les ans passent, les hommes aussi. Les choses se modifient, sans toujours s'améliorer. Les uns regrettent tout d'un passé à jamais disparu ; les autres attendent tout d'un avenir, bien lent souvent à réaliser leurs espérances. La raison est au milieu, sans doute. Le charme n'est pas moins grand d'évoquer la douce poésie du passé que d'escompter les promesses de l'avenir.

Nos vieux us se perdent peu à peu, et nous ne faisons rien ou presque rien pour les retenir. C'est un tort. Il n'est pas encore prouvé que toute conciliation soit impossible entre les traditions chères à nos pères et les conceptions nouvelles de la vie. On en fit en Bretagne une expérience intéressante.

*

C'ÉTAIT en 1901. Un poète breton convolait en justes noces. Ce fut une bien belle fête. Les convives, au nombre de douze cents, portaient tous ou presque tous les riches et pittoresques costumes de la Cornouaille et du pays vannetais.

Tout l'antique cérémonial des noces de jadis fut ressuscité pour cette circonstance. On dit même que la demande en mariage fut faite, non par l'intermédiaire des parents, mais par l'intermédiaire d'un de ces messagers d'amour, qu'on nomme en Bretagne *bazalan* (des deux mots celtiques *baz*, baguette, et *balan*, genêt), parce qu'ils ont d'habitude pour caducée une branche de genêt fleuri.

Il y a une cinquantaine d'années encore, outre leur caducée de genêt, ces *bazalan* avaient pour insigne des bas de chausses bi-partites, dont l'un était rouge et l'autre violet.

Quand un *bazalan* était chargé de demander une jeune fille en mariage, il commençait, bien entendu, par s'assurer en sous-main de son assentiment et celui de ses père et mère. Il revenait alors à la ferme pour la demande officielle ; il était accompagné cette fois-là du jeune homme, à qui l'on ménageait un tête-à-tête avec la jeune fille.

Leur entretien terminé, les nouveaux accor-
dés, se tenant par le petit doigt, s'approchaient de la table où avaient déjà pris place leurs par-

rents : on leur apportait une miche de pain frais, un couteau et un verre. Le même couteau devait leur servir, et ils devaient boire dans le même verre l'hydromel ou le cidre, que leur versait le *bazvalan*. Après cette sorte de communion préparatoire, ils étaient regardés comme liés l'un à l'autre ; celui des deux qui se fût dédit eût été l'objet du mépris public.

Le jour des noces fixé, on procédait aux invitations. Personne n'était oublié. Même aux mariages des plus humbles paysans, on voyait quelque fois de véritables foules. C'est que les convives, là-bas, sauf quand il s'agit de mariages riches, ne payent pas seulement leur écot : ils offrent encore aux mariés les éléments du repas de nocce : beurre, œufs, boudins, côtes de lard et le cidre frais par surcroît.

Cela s'appelle faire « bidding ». Hâtons-nous de dire que, par suite des habitudes communautaires du peuple gallois, comme des autres peuples celtiques, ces dons en nature constituent bel et bien une manière de placement.

Il est aisé de s'en rendre compte à la lecture de la circulaire imprimée que voici, portant la date du 30 juillet 1859 et adressée par deux fiancés gallois à leurs amis et connaissances :

« Comme nous avons l'intention d'entrer dans l'état conjugal, nous sommes encouragés par nos amis à « faire bidding », les jeudi et vendredi 15 et 16 août prochains, en notre maison de Belle-Vue, sise en Lower-Street, dans la ville de Landoverry, date et lieu où la faveur de votre bonne et agréable compagnie est très humblement sollicitée par nous. Sachez que, quelques dons qu'il vous plaise nous accorder, ces dons seront reçus avec gratitude, publiés avec empressement et rendus avec joie à tout appel en semblable circonstance. »

C'est, comme on voit, de la mutualité bien entendue. Mais revenons à nos Celtes d'Armorique. Le grand jour s'est levé et déjà piaffe dans la cour la cavalcade qui va mener à l'église la jeune fille et ses parents. Une manière de tournoi poétique va s'engager d'abord entre le *bazvalan* du jeune fiancé et le répondant de sa « douce », nommé *breutaer* ou avocat.

Le *bazvalan* feint d'être à la recherche d'une jeune cavale joyeuse qu'il a aperçue dans la prairie, à moins que ce ne soit d'une colombe ou de quelque autre gracieux animal symbolique. Le *breutaer* lui répond ; la dispute continue, mais elle se termine toujours par la victoire du *bazvalan*, à qui son compère finit par remettre la jeune fille tant désirée. Le fiancé la saisit par la taille, la pose en selle et saute lui-même à côté d'elle. Les fouets claquent. En route pour la mairie et pour l'église !

Le pittoresque reprend ses droits dès la sortie de l'église. Bombardes et binious éclatent en sonorités aiguës, et les assistants remontent à cheval dans la direction de la ferme. C'est l'heure du festin.

Sur l'aire même, dans le courtil et les champs, des tentes sont dressées. Longtemps contenue et d'autant plus exubérante, la gaieté bretonne lâche sa bonde, éclate en fusées retentissantes. Commencé à midi, le festin ne s'achève souvent qu'à six heures du soir. Chaque service est annoncé par un air de biniau et de bombarde. Puis, les tables enlevées, jeunes filles et garçons nouent leurs rondes sur l'aire neuve. Les *jabadao* succèdent aux passe-pied ; les *larides* aux gavottes. Bien avant dans la nuit, surtout en été, les danses se prolongent et il ne faut pas moins pour suspendre l'entrain des couples, que l'annonce, criée à pleine gorge par le *bazvalan*, des préliminaires de la soupe au lait.

Pas de nocce en Bretagne sans la cérémonie de la soupe au lait.

La nuit venue, on déshabille la mariée et on la couche ; son mari se place auprès d'elle ; on leur sert alors une soupe au lait symbolique dont les tranches de pain sont liées par un fil

des plus incommodes et qu'ils mangent avec des cuillers percées, aux francs éclats de rire des témoins : quelques fois on remplit le lit nuptial de petits enfants, doux anges qui doivent voler leurs amours.

Durant cette scène touchante, les assistants chantent la *sône* de la Soupe au lait, si finement traduite par Brizeux :

Près du lit des époux chantons la soupe blanche.
La voilà sur le feu qui bout dans son bassin,
Comme les flots de joie et d'amour dans leur sein,
La voilà sur le feu qui déborde et s'épanche.

C'est sur ce couplet que la première journée des noces prend fin. La seconde et réservée aux morts et aux mendiants. Elle débute par un service funèbre à la mémoire des parents défunts du nouveau couple. A midi, les mendiants de toutes les paroisses voisines prennent place autour des tables où s'étaient assis la veille les invités de marque. Le repas terminé, la jeune mariée, si jolie en son hennin de dentelle et son devantier de soie violette, s'avance vers le plus loqueteux de la bande et l'entraîne aux sons du biniau. Le marié, pendant ce temps, offrait son bras à une vénérable mendiante ; les garçons d'honneur en faisaient autant, et la ronde se nouait sur la lande.

Quand la danse s'arrêtait, des bardes, pour remplir les entr'actes, entonnaient quelques-uns de leurs *gwerz* ou de leurs *sônes* les plus touchants. Plusieurs étaient accourus de loin pour ce mariage de leur confrère.

Là encore les époux n'avaient fait que reprendre une très ancienne coutume. Les bardes figuraient toujours dans les mariages d'autrefois. Au quatorzième siècle, ils bénissaient encore des unions.

Joyusetés.

Lorsque le service des messageries n'était pas encore introduit en Angleterre ; alors que la différence de port pour lettres ou imprimés était bien plus considérable qu'aujourd'hui, une bonne femme envoya à son fils une paire de pantalons... comme « imprimé ». La poste remit le pantalon au destinataire, mais ce dernier dut payer une forte surtaxe. Emoi, puis indignation de la maman qui protesta énergiquement et s'expliqua en ces termes :

« J'ai consulté le livre où sont écrites les taxes pour la poste, et j'ai vu que l'on pouvait expédier, comme imprimés, toutes les choses ouvertes aux deux extrémités... Alors, un pantalon n'est donc pas ouvert aux deux extrémités...? »

*

Autre trait.

Un fonctionnaire postal, préposé au guichet, voit s'approcher un homme qui vient apporter quelque argent pour augmenter le montant de son carnet de caisse d'épargne postale. Comme le postier veut se renseigner sur l'identité de l'homme, il lui demande, entre autres :

— De quoi votre père est-il mort ?

— Je ne sais plus, je ne puis me rappeler ; mais en tout cas, ce n'était pas quelque chose de grave.

PHILANTHROPIE

Monsieur de Talleyrand, étant ministre, se promenait un jour au Palais-Royal, dans le voisinage des galeries de bois. Un homme d'assez bonne mine, mais vêtu d'habits noirs déjà blancs de vieillesse, l'aborda le chapeau à la main :

— Monsieur le prince...

— Eh ! c'est vous. Eh bien ! mon ami, que devenez-vous ? Vous n'auriez pas dû quitter les bureaux du ministère.

— C'est vrai, monsieur le prince, j'ai tenté bien des choses qui ont péri entre mes mains.

— Bien, bien, venez demain au ministère, je m'occuperai de vous.

M. de Talleyrand mit la main dans sa poche et y saisit une poignée de billets de banque.

— Ah ! monsieur le prince, j'ai fait fausse route, le hasard m'a maltraité, je suis très malheureux.

— Bien, mon ami, à demain, dit l'ancien évêque d'Autun, qui laissa retomber les billets et prit des louis.

— Monsieur le prince, je me suis marié... j'ai épousé une femme sans fortune... que j'aimais.

— Hum !

Le ministre crispait des doigts dans sa poche et jouait avec son or.

— Puis, j'ai eu un enfant !

— Ah !

— Oui, monsieur le prince, depuis vingt-quatre heures je n'ai pas...

— Ah ! pensa le prince, voilà un homme qui a besoin de dîner.

Et il lui donna cent sous.

*

Un commerçant de *** arriva un matin à son bureau, l'air enchanté. Son associé lui ayant demandé la cause de cette joie, l'honnête négociant répondit :

— Mon médecin m'a recommandé de faire à pied le trajet qui sépare mon domicile privé de mon bureau. J'ai obéi et cette promenade matinale vient de me permettre d'accomplir trois bonnes actions :

J'ai rencontré près d'une église une pauvre femme qui tenait un baby dans ses bras et qui pleurait abondamment. J'eul lui demandé la cause de son chagrin et elle m'a répondu qu'elle était désespérée, parce que le pasteur ne voulait pas baptiser son enfant, vu qu'elle n'avait pas un dollar à lui donner. Je tirai de ma poche une banquette de neuf dollars ; je dis à la pauvresse de payer le pasteur et de me rapporter la monnaie. Ainsi fut fait : elle revint au bout d'un moment et me tendit deux dollars ; elle pleurait encore, mais de reconnaissance.

N'ai-je pas lieu de me réjouir ? J'ai séché les pleurs d'une pauvre femme, j'ai conduit son enfant sur la route qui mène au ciel et j'ai obtenu la monnaie d'une banquette fausse dont je ne pouvais arriver à me défaire !...

La basse-cour. — Cette recette est infaillible pour débarrasser les poulaillers de la vermine :

Le soir, lorsque les poules sont rentrées, placez une branche d'aune dans le poulailler. Le lendemain, vous la trouverez couverte de vermine. Brûlez la branche, renouvelez quelques fois l'expérience et vos poules seront débarrassées de leurs désagréables parasites.

Pour tous les goûts. — Il y aura foule dimanche au Théâtre ; le contraire n'est pas possible. L'après-midi, à 2 heures, *Le Scandale*, d'Henry Bataille, le plus grand succès de la saison, jusqu'à présent. Le soir, une pièce nouvelle pour nous, œuvre émouvante, pittoresque, mouvementée, *La Pocharde*, drame en 5 actes et 12 tableaux de Jules Mary. — Le *Kursaal*, de son côté, fait des salles superbes avec le *Pensionnat Michonnet*, l'opérette-bouffe, d'un comique innénarrable et dont il ne sera plus donné que quelques représentations. Dimanche, matinée et soirée. N'y pas manquer est un devoir. — Est-il besoin encore de rappeler la vogue inéprouvée des spectacles du *Lumen* et du *Lux*, où l'on a peine à trouver une place et qui de plus en plus justifient la faveur particulière du public ?

Nouvelle édition de FAVEY ET GROGNAZ

Des circonstances imprévues ont causé quelque retard dans la publication de la nouvelle édition de ces amusants récits. Cette brochure illustrée est actuellement sous presse et ne tardera pas à être expédiée aux souscripteurs. Donc, encore un peu de patience, s. v. p.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.